

Ces avantages me paraissent tellement vrais, que j'ai cru de mon devoir de Canadien de les faire connaître à ceux de mes jeunes compatriotes, qui désireraient tenter une carrière nouvelle, pleine d'avenir pour eux, mais surtout pour le pays.

L'état et les besoins de notre Agriculture.

Si on étudie le Canada au point de vue agricole, on peut distinguer :

1°. Les terres épuisées qui nécessitent une culture améliorante et intensive.*

2°. Les terres défrichées depuis peu qui, riches encore de leurs principes fertilisants, veulent une culture extensive et raisonnée.†

Dans l'un et l'autre cas, les modes d'exploitations généralement suivis sont vicieux, et il y a beaucoup à faire pour les mettre au niveau de l'agriculture d'aujourd'hui.

1°. Dans ce cas, qui comprend plus spécialement les terres qui avoisinent nos villes, nous voyons un système de culture extensive qui, bien que parfaitement adapté aux circonstances agricoles qui le motivèrent, n'est plus du tout en rapport avec les circonstances actuelles. Lorsque le Canada n'avait qu'une faible population, disséminée sur une vaste étendue de terres fertiles, sans valeur commerciale, presque sans débouchés, il est certain qu'un pareil système lui convenait de préférence à tout autre. Le cultivateur, pour faire face aux frais de transports sur les lieux de consommation, devait produire au plus bas prix ; pour cela il devait appliquer son travail sur la plus grande étendue de terrain possible, ses seuls travaux consistant à semer et à récolter ; une nature prodigue faisait le reste.

Mais aujourd'hui, d'un côté le sol épuisé refuse de produire ; de l'autre la population, augmentée dans la proportion de trente pour un, lui donne une valeur commerciale plus élevée. Tandis que nos villes constituent des centres de population importante, qui offrent à nos denrées un débouché intérieur, nos voies ferrées et nos lignes transatlantiques leur permettent un écoulement facile, jusque sur les marchés étrangers, où nous soutenons encore, avec avantage, la concurrence des produits indigènes.

Avec un tel changement de circonstances, l'agriculture devait, en s'améliorant, suivre le mouvement de progression, sans des circonstances politiques malheureuses, auxquelles il faut attribuer tout le mal et non

* Culture ou système extensif où domine l'emploi des forces naturelles.

† Culture ou système intensif où domine l'emploi des forces artificielles.

au cultivateur canadien, comme on le lui reproche trop souvent.

L'Angleterre, après la conquête, voulant faire du Canada une colonie anglaise, dut employer tous les moyens pour y arriver. Le mépris, et plus encore peut être, jeté sur tout ce qu'il restait de Français, atteignit surtout ceux qui habitaient la campagne, comme plus intimement liés au sol qu'ils cultivaient. Pour s'y soustraire, les familles influentes durent émigrer de leurs domaines dans les villes, et, avec elles, émigrèrent aussi les intelligences et les capitaux, ces deux puissants leviers de toute industrie. L'agriculture, désormais livrée à elle-même, vit encore ses capitaux fuir annuellement ses champs pour alimenter le luxe des villes. Le métayer, loin de l'œil du maître, ayant pour principe que l'argent économisé est le premier gagné, dut adopter un système de culture basé sur l'épuisement du sol, ruineux pour le propriétaire, mais le seul compatible avec ses propres intérêts. Le fils, élevé à l'école du père, l'imita ; et ainsi de suite jusqu'à nos jours, sans que l'agriculture se soit sensiblement améliorée.

Le flot de l'émigration pouvait seul remédier à cet état de choses ; mais, trouvant dans le Haut-Canada des mœurs et une population qui constituaient pour eux une seconde patrie, les émigrants se portèrent naturellement vers l'Ouest, laissant le Bas-Canada à ses propres ressources. Ainsi isolée, l'agriculture ne fit que demeurer ce qu'elle est encore aujourd'hui.

Peut-être l'exemple donné par les quelques rares "*gentlemen farmers*," que l'on rencontre dans nos campagnes, eût-il produit quelque amélioration ; mais la plupart de ces amateurs sont des capitalistes qui cherchent dans l'agriculture un passe temps agréable et qui, en général, tiennent beaucoup plus à avoir de beaux produits qu'à savoir ce qu'ils leur ont coûté. Cela se conçoit et je suis loin de les critiquer. Il est même certain, et l'Angleterre en offre la preuve, que ces cultivateurs amateurs peuvent, à l'aide de leurs capitaux, rendre de grands services à notre agriculture, soit en améliorant nos races, soit en tentant des expériences trop souvent ruineuses pour le cultivateur. Mais il n'en est pas moins vrai que leur agriculture n'est rien moins que faite pour inspirer la confiance au grand nombre de nos cultivateurs canadiens.

2°. Dans le cas des terres défrichées depuis peu qui, riches encore de leurs prin-